

1865.

cien président aurait définitivement abandonné le territoire mexicain. C'était singulièrement se méprendre sur les dispositions des Américains et sur leurs véritables sentiments à l'égard de l'Empire que le gouvernement français avait essayé de fonder à leurs frontières. Le dernier coup venait d'être porté à la résistance des confédérés ; le 26 mai 1865, avait été signée la convention qui terminait la guerre de la Sécession. L'heure était venue pour les Etats-Unis de se souvenir que l'intervention française au Mexique était la conséquence d'une politique hostile, d'ailleurs très-clairement manifestée par la reconnaissance du droit de belligérants accordée aux Etats du Sud. Si, à cette époque, le Mexique complètement pacifié eût été soumis en entier à l'autorité de l'empereur Maximilien, peut-être les Etats-Unis, fatigués par une longue lutte, occupés à cicatrifier les plaies de la guerre civile, eussent-ils craint de s'engager dans de trop grandes complications extérieures et consenti à vivre momentanément en bonne intelligence avec ce nouveau gouvernement ; mais telle n'était pas la situation. L'Empire était seulement reconnu dans les provinces où flottait le drapeau français ; il ne subsistait que grâce à cette protection, tandis que la récente tentative de Negrete, l'existence des forces libérales encore maîtresses du Tamaulipas et de la plus grande partie du Michoacan, la résistance des guérillas du Sinaloa et de la Sonora, qui tenaient en échec les garnisons de Mazatlan et de Guaymas, prouvaient la vitalité du parti républicain. Dès ce moment, on pouvait prévoir qu'à moins d'affronter une rupture avec les Etats-Unis, rupture contraire aux sympathies et aux intérêts de la nation française, l'empereur Napoléon se verrait forcé de rappeler prochainement, et non sans quelque humiliation, les régiments qui, depuis

1865.

plus de trois ans, s'épuisaient dans des efforts aussi glorieux que stériles. C'en était donc fait du trône de Maximilien.

En effet, les Etats-Unis affirment dès lors leur volonté formelle de ne pas tolérer plus longtemps un seul soldat européen sur leur continent ; ils déclarent l'intention d'appliquer la doctrine Monroë de la manière la plus absolue, et c'est à peine s'ils prennent le soin d'adoucir leurs réclamations près du gouvernement français, sous les formes ordinairement courtoises du langage diplomatique. Bien qu'ils ne se départissent pas encore de la neutralité officiellement observée depuis le commencement de l'expédition, aucune entrave n'était apportée aux enrôlements faits ouvertement, sous la direction du général Ortega, à Pittsburg, à Philadelphie et à New-York ; des armes, des munitions, des équipements étaient expédiés sur les douanes de Piedras Negras, de Paso del Norte et d'Acapuleo. Ils interdisaient, au contraire, l'exportation des fourrages que l'administration française faisait venir de San Francisco pour les garnisons de la côte du Pacifique, et ils s'opposaient à l'émigration de la Californie vers le Mexique, de peur que le gouvernement impérial ne profitât de l'appui des nombreux confédérés alors disposés à chercher un établissement en Sonora⁽¹⁾. Il y avait certainement une grande exagération dans les assertions des chefs libéraux qui ne cessaient d'annoncer le prochain passage du Rio Bravo par un corps de 30,000 hommes, mais il était néanmoins prudent de se rendre compte de quel poids pèserait l'épée des Etats-Unis si elle venait à être jetée dans la balance.

Au mois d'avril 1865, les forces militaires à la disposition du maréchal Bazaine se composaient environ de :

Forces militaires
à la disposition
du maréchal
Bazaine.

(1) Le maréchal au ministre, 28 mars, 8 avril.

1865.

28,000 hommes de troupes françaises,
 20,000 hommes de troupes mexicaines,
 8,500 hommes de gardes rurales ou de corps de police,
 difficilement mobilisables.
 6,000 hommes des contingents volontaires autrichiens.
 1,300 hommes des contingents belges.

Ce qui donnait un total de

63,800 hommes, dont la moitié pouvait entrer en ligne ;
 effectif assez imposant pour que le maréchal se crût à même
 de résister pendant longtemps à une invasion américaine.

Le corps d'armée français formait un noyau de troupes
 excellentes, autour duquel se groupaient des corps indi-
 gènes ou auxiliaires dont quelques-uns n'étaient pas sans
 valeur. On avait cependant peu fait pour créer au Mexique
 un état militaire en rapport avec les exigences de la situa-
 tion politique. A proprement parler, l'armée nationale
 n'existait pas ; du moins, ce n'était toujours qu'une agglomération
 sans consistance d'hommes obéissant à tel ou tel
 chef, et qu'il n'avait pas été possible de soumettre à une
 énergique centralisation de commandement et d'adminis-
 tration ; à l'exception des divisions Mejia et Marquez, les
 troupes mexicaines étaient employées dans les expéditions
 seulement comme appoint des colonnes françaises. Leur
 effectif s'accroissait à mesure que le rayon d'opérations
 du corps expéditionnaire s'étendait, mais aucun progrès
 sensible n'avait été réalisé dans leur organisation depuis
 le règlement provisoire du mois de septembre 1863. L'em-
 pereur Maximilien n'avait pas apporté à cet objet une sol-
 licitude suffisante. Peu attiré vers les choses militaires par
 la nature de ses études antérieures, il était incompétent sur
 la plupart des questions qui s'y rattachaient. Il forma une

1865.

commission sous la présidence du maréchal Bazaine et se
 déchargea entièrement sur lui du soin important de cons-
 tituer son armée. Les soldats mexicains lui inspiraient peu
 de sympathie. Les Indiens malingres, gauches, mal habillés,
 avaient, il est vrai, une triste apparence militaire et n'of-
 fraient rien qui pût flatter l'amour-propre d'un souverain,
 aussi s'était-il peu soucié de savoir quel parti on pouvait
 tirer de ces pauvres gens. Quant aux officiers, ce qu'il en
 entendait dire, ce qu'il en avait vu par lui-même, n'était
 pas de nature à corriger la mauvaise impression produite
 par l'aspect extérieur des soldats. L'empereur Maximilien
 avait donc l'armée mexicaine en médiocre estime ; il la né-
 gligea ; le jour où il s'occupa d'elle, ce ne fut que pour rui-
 ner le peu d'organisation qu'elle possédait et en réduire
 l'effectif sous prétexte qu'elle coûtait trop cher.

Le décret du 7 novembre 1864, relatif au licenciement
 des corps auxiliaires et à la création de gardes rurales,
 porta le premier coup à l'armée mexicaine, et bien que
 l'exécution en eût été suspendue après quelques essais mal-
 heureux, il désaffectionna un grand nombre d'officiers.
 Ensuite l'éloignement du général Marquez, opportun peut-
 être au point de vue politique, paraissait fort regrettable
 au point de vue militaire, car, de l'avis général, c'était un
 des meilleurs officiers du Mexique et l'un des plus expéri-
 mentés. Enfin, la promulgation d'une loi organique de
 l'armée (loi du 25 janv. 1865), résultat des travaux de la
 commission, avait été tout à fait inefficace pour porter
 remède à la situation militaire ⁽¹⁾. L'organisation de l'ar-

(1) Cette loi déterminait les cadres et les effectifs de l'armée ainsi qu'il suit :
 18 officiers généraux, 40 officiers d'état-major, 66 officiers d'administration, 46
 officiers d'état-major de place.

Une garde palatine, 50 hommes ; une légion de gendarmerie, 1,918 hommes ;

1865.

mée mexicaine sur ces nouvelles bases était beaucoup plus théorique que pratique. L'empereur Maximilien eut l'imprudence d'inaugurer cette réorganisation par un décret de licenciement qui devait être appliqué, le 1^{er} février 1865, à l'ensemble de toutes les troupes permanentes ou auxiliaires, et il avait décidé qu'on ne reformerait d'abord que quelques corps modèles destinés à servir de type aux nouveaux bataillons ou régiments. A lire ce décret, on ne peut croire vraiment qu'il eût pour objet de réorganiser une armée en présence de l'ennemi. Le mécontentement fut général, les protestations arrivèrent de toutes parts, des corps entiers firent défection (1).

Bien que le licenciement ne dût amener qu'une transformation des corps existants et non leur suppression, il fut difficile de calmer les esprits ; les commandants supérieurs français, témoins des désordres qui résultaient de l'annonce de cette mesure, l'appelaient *un désastre*, et c'est alors qu'en l'absence du maréchal occupé au siège d'Oajaca, le général L'Hériller, commandant à Mexico, obtint de l'empereur Maximilien de faire surseoir à sa mise à exécution.

Sauf quelques modifications de détail, l'armée mexicaine

doze bataillons d'infanterie, commandés par des colonels ou lieutenants-colonels et deux bataillons de chasseurs (à huit compagnies), 17,500 hommes ;

Six régiments de cavalerie à quatre escadrons, 4,740 hommes ;

Doze compagnies présidiales, 1,524 hommes ;

Un bataillon d'artillerie à pied, à six batteries ; un régiment d'artillerie à cheval, à huit batteries, dont quatre montées et quatre de montagne ; un escadron du train d'artillerie, 2,595 hommes ;

Un bataillon du génie, 837 hommes ;

Un escadron du train des équipages, une compagnie d'ouvriers d'administration, 830 hommes.

Total, avec les cadres d'officiers, 31,000 hommes.

(1) Fragoso, dans l'Etat de Mexico ; Valdez, aux environs de Toluca. Fragoso, véritable chef de bandits, s'était rallié à l'empire au commencement de 1864 ; on avait eu la faiblesse de lui reconnaître le grade de colonel et de le laisser à la tête de sa troupe.

1865.

conserva donc son ancienne formation. Il fallait cependant prendre une décision à l'égard des nombreux officiers disponibles dont on devait reviser les brevets (1). Aucune loi de recrutement n'était encore arrêtée. La *Leva* ayant été supprimée, le maréchal eût désiré voir établir la conscription, mais l'Empereur craignait avec raison que ce système ne fût pas applicable au Mexique où existent des castes très-tranchées. On employa parfois avec succès le recrutement à prime pour le recruteur et pour la recrue ; dans d'autres cas, particulièrement pour les gardes rurales, les municipalités et les haciendas furent tenues de fournir un certain nombre d'hommes, dont elles étaient responsables ; on incorporait les déserteurs et les prisonniers de l'ennemi, et, afin de conserver les hommes sous les drapeaux, on était obligé, suivant la coutume ordinaire au Mexique, de les tenir renfermés dans les casernes.

Pour réorganiser une armée, il faut une main ferme et une volonté puissante. Les commissions étudient les différentes questions, proposent des projets, mais elles sont naturellement incapables de faire exécuter un ordre, de faire appliquer un décret. Le maréchal avait la force et l'influence nécessaires pour être obéi ; il se désintéressa de cette question et se contenta de se plaindre de l'insuffisance ou de la mauvaise volonté des ministres de l'Empereur, sans paraître se rendre compte que c'était à lui, surtout, que revenaient le droit et le devoir de constituer autour du trône mexicain les troupes destinées à le défendre. L'empereur

(1) Il n'y avait pas au Mexique de général de quelque notoriété qui n'eût nommé des officiers de tous grades ; d'autres s'étaient conféré leurs titres à eux-mêmes, et le justifiaient sur le chiffre des hommes qui s'étaient groupés autour d'eux. L'appât d'une solde les attirait maintenant en grand nombre, et il fallait reviser toutes ces positions fort irrégulières.

1865.

Maximilien comprit la nécessité de dissoudre les commissions et sous-commissions dont le rôle d'élaboration était terminé. Il en prévint le maréchal et le remercia par une lettre particulière ⁽¹⁾. Il eût désiré cependant qu'un officier général français fût chargé de continuer l'organisation à peine ébauchée. Cette combinaison n'ayant pu aboutir, l'Empereur confia ce soin au général autrichien de Thun, commandant la brigade austro-belge.

Les volontaires autrichiens et belges étaient arrivés dans les premiers mois de 1865, et nous avons déjà parlé de plusieurs opérations militaires auxquelles ils prirent part.

Cette brigade se composait :

1^o D'un régiment belge à deux bataillons;

2^o D'un corps autrichien comprenant :

Trois bataillons de chasseurs à pied,

Deux compagnies de pionniers,

Deux batteries de montagne,

Un régiment de hussards à cinq escadrons,

Un régiment de uhlans à cinq escadrons ⁽²⁾.

Le maréchal avait fait venir les Belges à Mexico ; quant

(1) L'empereur Maximilien au maréchal, 26 mars 1865.

(2) Le premier détachement belge arriva au Mexique le 13 octobre 1864 ; les autres furent amenés successivement par les paquebots mensuels. Le premier détachement autrichien arriva le 30 décembre 1864, le dernier le 5 mai 1865.

L'uniforme des Belges se rapprochait de celui de nos chasseurs à pied, avec un chapeau conique en feutre noir.

Les Autrichiens portaient un pantalon garance avec jambière, une vareuse bleu foncé et un chapeau conique en feutre gris.

Les volontaires autrichiens étaient formés d'hommes de toutes provenances, de nationalités diverses, d'âges très-différents ; un certain nombre avaient un passé fort obscur, aucune cohésion n'existait entre eux ; aussi, au début, inspiraient-ils une très-médiocre confiance à leurs officiers ; la plupart des fantassins n'avaient jamais

1865.

aux Autrichiens, ils restèrent en majeure partie à Orizaba et dans l'état de Puebla.

Au mois d'avril 1865 ⁽¹⁾, les troupes françaises étaient

touché un fusil, beaucoup de cavaliers ne savaient pas monter à cheval ; d'ailleurs ils étaient venus au Mexique sans chevaux, et la remonte fut longue et difficile. (*Aus den Gefechten des österreichischen Freicorps in Mexico*, par le major VON SCHONOVSKY, Vienne, 1873.)

Si les volontaires autrichiens se mirent rapidement à la hauteur du service que l'on attendait d'eux, s'ils se distinguèrent souvent par leur bravoure et leur fermeté, on doit en reporter le mérite au corps d'officiers placés à leur tête.

Le régiment belge, également bien commandé, était formé en partie d'hommes très-jeunes ; ce corps avait besoin d'être instruit et discipliné avant de pouvoir être employé activement ; les Belges avaient cru venir au Mexique comme garde d'honneur de l'impératrice Charlotte. Les fatigues et les privations d'une campagne pénible n'étaient compensées par aucun avantage réel ; il y eut chez ces volontaires, comme chez les Autrichiens, de nombreuses désillusions.

(1) La 1^{re} division : général DE CASTAGNY ; quartier général à Mazatlan.

1^{re} brigade : 7^e bataillon de chasseurs, 51^e de ligne, 62^e de ligne ; en majeure partie à Mazatlan et aux environs, avec des détachements à Guaymas et à Durango.

2^e brigade : 2^e bataillon d'Afrique, à Oajaca ; 3^e zouaves, à Mexico ; régiment étranger, à Oajaca, Mexico, Queretaro.

La 2^e division : général DODAY (provisoirement commandée par le général NEIGRE) ; quartier général en marche, de Morelia sur Durango.

1^{re} brigade : bataillon de tirailleurs algériens, à Guadalajara ; 81^e de ligne, à Mexico, Morelia, etc. ; 1^{er} zouaves, à Aguascalientes, Zacatecas, Guadalajara, Leon, Lagos.

2^e brigade : 18^e bataillon de chasseurs, en colonne au nord de Durango ; 7^e de ligne, à Guanajuato, San Luis Potosi, Leon ; 95^e de ligne, à Aguascalientes, Zacatecas, Guadalajara et environs.

Brigade de cavalerie : général DE LASCOURS ; 1^{er} régiment de marche, à Mazatlan et nord de Durango ; 2^e régiment de marche, à Mexico ; 12^e chasseurs, à Mexico, Guadalajara.

Compagnie du génie colonial : à Cordova et Campêche.

Contre-guérilla : à Venado, Tampico.

Bataillon égyptien : Terres chaudes de Vera-Cruz.

La compagnie de volontaires créoles, dont les engagements n'avaient qu'une durée de deux ans, était partie du Mexique le 17 novembre 1864. Les troupes de la marine avaient été successivement rappelées, et depuis le mois de janvier 1865, il ne restait à terre que les matelots de la direction du port de Vera-Cruz.

Le contre-amiral Bosse avait été nommé au commandement en chef de la division navale des Antilles, du golfe du Mexique et de l'Amérique du Nord ; il fut remplacé dans le commandement direct de l'escadre des côtes du Mexique par M. le capitaine de vaisseau Cloué (26 août 1864).

fort disséminées ; le maréchal Bazaine voulut les répartir d'une manière plus normale qui permit une concentration rapide. Nous avons déjà vu qu'un bataillon français avait été envoyé à Matamoros, et que des colonnes s'étaient dirigées au nord vers Saltillo et Monterey ; quelques-unes de ces troupes restèrent dans ces contrées comme pointe avancée, de manière à surveiller de près les mouvements de l'ennemi sur les rives du Rio Bravo ; une colonne se porta sur Chihuahua, tandis qu'une partie de la division de Castagny, rappelée de Mazatlan, reprenait position dans l'état de Durango. Des corps de réserve se concentrèrent en arrière, à Leon, Lagos, Querétaro.

Le maréchal Bazaine, portant alors toute son attention vers la frontière américaine, négligeait les soins de la pacification dans les provinces du centre et du sud. Sa correspondance prouve qu'à cette époque il se préoccupait exclusivement de tenir tête, avec sa poignée de Français, aux armées que les Etats-Unis pourraient envoyer contre lui, et qu'il reléguait toutes les autres questions au second plan.

Mésintelligence
entre
le gouvernement
mexicain
et les autorités
françaises.

Il n'existait plus de rapports bienveillants entre le commandant en chef et l'Empereur dont les conseillers étaient, en général, peu favorables à la France. M. Eloin, son chef de cabinet, avait particulièrement montré, dès les premiers jours, une hostilité à peine déguisée contre tout ce qui portait l'empreinte de l'influence française. Le maréchal sentait ses actes discutés, ses opérations militaires critiquées ; il fut froissé plus d'une fois des mauvaises dispositions de l'entourage impérial et, de son côté, ne témoigna plus aux souverains la même sympathie. Il faisait mouvoir les troupes, aussi bien les Autrichiens et

les Mexicains que les Français, comme il l'entendait ; il imposait des amendes aux populations mal disposées, ordonnait des réquisitions de transport à la charge du trésor mexicain, en un mot agissait en maître, et prenait à peine le soin d'en informer l'Empereur. Intervenant même dans les questions d'administration civile, il fit, de sa propre autorité, arrêter et traduire devant les conseils de guerre, en vertu des décrets sur l'état de guerre, rendus en juin et novembre 1863 et non rapportés, cinq rédacteurs de journaux qui, à l'occasion du procès du chef de bande Romero, avaient publié des articles critiques ou injurieux contre l'armée française. Cette mesure avait ému l'Empereur qui laissa cependant la justice française suivre son cours, de peur de provoquer une rupture de la part du maréchal ⁽¹⁾. Les rédacteurs furent condamnés à la prison et à l'amende.

Cette mésintelligence s'accrut de jour en jour ; au commencement de l'année 1865, le siège d'Oajaca glorieusement terminé, le maréchal eût peut-être envisagé avec satisfaction la possibilité de quitter le Mexique ; l'empereur Maximilien, de son côté, aurait vu avec plaisir le commandement supérieur passer aux mains du général Douay qui, rentrant momentanément en France avec un congé de convalescence, s'était arrêté quelques jours à Mexico, et dont les idées et les appréciations sur la situation générale du Mexique et la conduite de la guerre avaient séduit l'Empereur et l'Impératrice ⁽²⁾.

A cette époque, le maréchal prétendait en effet que la

(1) Le maréchal au ministre, 28 mars 1865.

(2) L'empereur Maximilien demanda (février 1865) le rappel du maréchal Bazaine. Tel est du moins un des motifs que l'on attribua au voyage en France du général mexicain Woll ; mais celui-ci aurait atténué dans ses rapports à l'empereur Napoléon les expressions du mécontentement de l'empereur Maximilien.

1865.

« situation était très-bonne et croyait le moment favorable au rétablissement des finances par des réductions d'effectif; » il avait maintenu ses ordres relatifs au renvoi de nouvelles troupes en France. L'empereur Maximilien en était fort mécontent (1).

Cependant le maréchal ayant formé le projet d'épouser une jeune fille d'une des principales familles de Mexico, mademoiselle de la Peña, l'empereur espéra que ces nouveaux liens l'intéresseraient plus intimement à l'avenir de l'empire; ce fut l'occasion d'un rapprochement entre eux. Le maréchal, trouvant que les affaires politiques marchaient mal, n'en continua pas moins à blâmer les mesures prises par le gouvernement impérial; l'Empereur, jugeant que les opérations militaires auraient dû être différemment conduites, s'en prenait toujours au maréchal des difficultés de la situation. Les tiraillements se renouvelèrent; le préfet de Guana juato ayant montré du mauvais vouloir au commandant militaire français, le maréchal retira la garnison française, et fit savoir à l'Empereur qu'il en agirait de même partout où il ne rencontrerait pas un concours loyal et dévoué de la part des autorités politiques et administratives. Les anciens partis relevaient la tête; à Mexico, un comité directeur travaillait par tous les moyens à la ruine de l'empire. Des lettres de Santa-Anna, qui furent interceptées, ne laissaient aucun doute à cet égard, et le maréchal croyait que plusieurs ministres, certains commissaires impériaux, beaucoup de fonctionnaires de tous rangs étaient en rapport avec les conspi-

(1) Le maréchal au ministre, 27 février 1865. — Outre la batterie de la garde, et de nombreux libérables et convalescents, on avait renvoyé en France, aux mois de septembre et d'octobre 1864, le 1^{er} et le 20^e bataillons de chasseurs à pied; le 99^e de ligne partit en deux convois, au mois de décembre suivant, et le 2^e zouaves au mois de mars 1865.

1865.

rateurs. Il écrivit à Paris au ministre de la guerre qu'un grand nombre d'hommes, importants par leur position dans le pays, étaient mécontents du gouvernement, qu'ils cherchaient à se grouper: « leurs inquiétudes s'aggravant depuis les derniers événements d'Amérique, ils se comptent et forment un faisceau dont la force s'augmente en proportion de la faiblesse du gouvernement, et du danger que peut créer l'apathie apparente qui préside aux destinées du pays ou le choix des agents du pouvoir exécutif.

« J'ai reçu à cet égard des confidences qui émanent d'une source qui ne me permet pas le doute, et je sais que, plutôt que de subir le joug américain auquel tend le parti démagogique, les conservateurs n'hésiteraient pas à se donner au bras qui les a soutenus, et sur lequel ils basent toutes leurs espérances d'avenir. C'est une annexion à la France, ou tout au moins un protectorat sous sa forme la plus absolue, que le parti conservateur est décidé à proposer, le jour où par suite d'événements, qui ne sont point improbables, le souverain que l'intervention a donné au pays viendrait à lui manquer (1). »

Le ministre de la guerre répondit que « si ces tendances prenaient quelque consistance », il fallait « les repousser de la manière la plus péremptoire, car, à aucun titre et dans quelque circonstance que ce fût, une pareille combinaison ne saurait être admise ou seulement entrevue, elle serait en opposition formelle avec les intérêts de la France et avec les intentions de l'Empereur (2). »

Le mariage du maréchal fut célébré, le 26 juin, à la chapelle du palais; le maréchal écrivit au ministre de la guerre

(1) Le maréchal au ministre, 28 mai 1865.

(2) Le ministre au maréchal Bazaine, 30 juin 1865.